

# Suicide et désespoir

## Le saut de la foi

● ● ● **Jacques Petite**, Martigny  
Médecin

Qu'y a-t-il de plus douloureux que le suicide ? Pour celui qui le commet d'abord : les récits et les suivis de personnes qui l'ont tenté ou commis sont accablants, comme le résume un livre récent.<sup>1</sup> Pour ceux qui restent ensuite, les amis et les proches, les pères et les mères surtout, la souffrance est indicible. Pour la société enfin, et la Suisse détient là un triste record, c'est l'échec absolu, comme le dit Edgar Morin : « Là où le suicide se manifeste, non seulement la société n'a pu chasser la mort, non seulement elle n'a pu donner le goût de la vie à l'individu, mais encore elle est vaincue, niée ; elle ne peut plus rien pour et contre la mort de l'homme. »<sup>2</sup>

Qu'y a-t-il de commun entre le drame du suicide chez les jeunes et les adultes, et l'attraction de personnes âgées pour le suicide, prôné par certains comme l'acte libre par excellence ? Il y a là, en effet, une contradiction choquante. On fait tout pour combattre et prévenir le suicide chez les jeunes (il y a en Suisse romande une saine mobilisation à ce sujet) mais à l'autre bout de la vie, on le recommande et même on le réclame comme un droit.

Pour éclairer ce paradoxe, on peut avancer trois sortes d'explications. La première, superficielle, invoque un effet de mode, un engouement médiatique à la suite de témoignages et de plaidoyers propagés par certains films bien faits, comme le canadien *Les invasions barbares*, de Denys Arcand, ou l'espagnol *Mar a dentro*, de Alejandro Amenábar, où le héros qui se suicide fait d'emblée le plein d'approbation tant il est sympathique et humain.

On constate en plus un changement de mentalité, dû en partie à la médecine : il ne serait pas digne pour un homme ou pour une femme de souffrir ou de vivre une dégradation de ses facultés physiques ou mentales. Au point que des associations de type Exit ont fait leur entrée dans les hôpitaux publics, notamment à Lausanne et à Genève.

## Bioéthique

Un pas très lourd de conséquences a été franchi ici. Il nous force à voir que le mal est plus profond. C'est le deuxième niveau d'explications. Il suffit de lire les comptes-rendus, longs, compliqués, remplis de précautions, de garde-fous ou de directives correctrices récentes, pour réaliser dans quel désarroi, voire de marasme,<sup>3</sup> le sujet du suicide plonge les comités d'éthique. Ces comités, auxquels les autorités politiques, devant la

*Pourquoi le suicide assisté des personnes en fin de vie est-il aujourd'hui accepté et même recommandé ? Jacques Petite tente de l'expliquer en se référant à des philosophes peu contestés, comme Kant et Kierkegaard. Face à l'angoisse existentielle et au désespoir qui l'accompagne, il n'y a que deux issues : le suicide ou la confiance en la Vie.*

1 • Sous la direction de **Jacqueline Rutgers-Cardis**, *Suicide : liens sociaux et recherches de sens*, Labor et Fides, Genève 2006, 152 p.

2 • *L'homme et la mort*, Seuil, Paris 1970, 372 p.

3 • Cf. **Pierre Emonet**, « L'éthique des bons sentiments », in *choisir* n° 562, octobre 2006, pp. 2-3.

complexité des problèmes, ont délégué leur pouvoir de décision, se réclament tous de la bioéthique.

Ce mouvement médico-philosophique, qui a des prétentions scientifiques (en fait, ce n'est pas une science, mais ceci est l'objet d'un autre débat), est apparu aux Etats-Unis dans les années '70. Il s'est rapidement imposé dans les milieux de la santé, au point que critiquer certaines positions des pères fondateurs (Beauchamp, Engelhardt, Singer) provoque les réactions virulentes des bioéthiciens.

S'inspirant de la philosophie de Hume et de Kant, la bioéthique, dès le départ, s'est distancée des religions, du christianisme en particulier, et a voulu instaurer une morale universelle, sans Dieu, fondée sur quatre valeurs piliers : *l'autonomie, la bienfaisance, la non malfaisance et la justice*. Ces quatre valeurs constituent la base de discussion de tous les comités d'éthique, partout dans le monde. Comme les droits de l'homme, elles forment dans notre société pluraliste une sorte de « plus petit dénominateur commun » et ne sont donc contestées par personne.

Cependant, comme le montre très bien Brice de Malherbe dans son livre sur l'éthique,<sup>4</sup> les comités de bioéthique s'enferment dans des discussions sans fin car non seulement il n'existe pas de consensus au sujet de la personne humaine, mais il y a, en plus, la croyance que la morale aussi est pluraliste, la liberté suprême de l'individu autonome étant de décider ce qui est bien et ce qui est mal pour lui.

Comment faire alors pour édicter des lois universelles ? Souvent on procède à une votation au sein de ces comités ; parfois même, comme en Suisse, exception parmi les nations, on demande l'avis du peuple. Comme si le bien et le mal, pour une communauté donnée (et non pour

l'individu isolé) pouvait être défini par la majorité ! Celle-ci, sensible aux influences de l'économie, de la mode ou des groupes de pression, varie selon les époques. Comment, s'agissant de valeurs universelles, éviter alors que les fondements de la vie commune ne soient constamment déstabilisés ? Est-ce qu'un jour le vol sera permis ou l'inceste toléré ? Est-ce que l'entrée, sous conditions, d'Exit dans les hôpitaux publics est un progrès ?

## Contraire à la raison

Si l'on ne veut pas se référer à une religion pour répondre à ces questions existentielles, reste la solution de se tourner vers des maîtres peu contestés, parce que tendus vers l'universalité, même s'ils ont été critiqués et sont peut-être critiquables du fait de leur idéalisme.

En matière de suicide, on peut s'étonner qu'on ne parle plus guère d'Emmanuel Kant, dont le discours fonde la morale universelle et aussi la bioéthique. C'est lui qui est à la base des quatre valeurs énoncées ci-dessus, et tout particulièrement de l'autonomie, qu'il a pour ainsi dire « inventée ». Dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1797),<sup>5</sup> il énonce, à l'aide d'arguments « en béton », son fameux impératif catégorique : « Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en loi universelle de la nature. » Il en déduit l'impératif pratique : « Agis de telle sorte

4 • *Le respect de la vie humaine dans une éthique de communion*, Parole et Silence, Paris 2006, 254 p. Voir la recension de cet ouvrage à la p. 42 de ce même numéro.

5 • Il faut lire ce petit traité, faussement étiqueté de difficile - germanophobie ou simple paresse mentale ? -, en réalité passionnant, lumineux, cristallin, dans sa traduction française, Nathan, Paris 2005, 168 p.

que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours et en même temps, comme une fin et jamais simplement comme un moyen. » De là on a tiré la maxime universelle, dont il existe plusieurs variantes : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse. » Pour éclairer son propos, Kant donne quatre exemples. Le premier concerne le suicide : « Un homme ressent du dégoût pour la vie (...), voici sa maxime : "Par amour de moi-même, je pose en principe d'abrégier ma vie, si en la prolongeant j'ai plus de maux à en craindre que de satisfactions à espérer" (...) Une nature dont ce serait la loi de détruire la vie même... serait en contradiction avec elle-même (...) » On pourrait résumer ainsi cette longue citation où chaque mot est pesé : pour être pleinement moi-même, c'est-à-dire ne pas souffrir, ne pas devenir dément, donc pour être heureux, je décide de ne pas être.

Kant démontre ainsi que le suicide est contraire à la raison. Même si l'on se croit dans les hauteurs des pensées de Shakespeare, prôner le suicide est une absurdité. N'allons donc pas dire comme certains : « Si la vie est effectivement une valeur fondamentale, ce n'est pas la seule, et bien d'autres l'emportent sur elle lorsqu'elles entrent en concurrence »,<sup>6</sup> ni évoquer pour le démontrer la mort des martyrs. Ces derniers, en effet, qu'ils soient chrétiens, kamikazes japonais ou palestiniens, Winkelried de tout poil (il y a des différences entre eux, mais elles importent peu dans ce pro-

pos), ont tous fait don de ce qu'ils avaient de mieux, leur vie, dans un but élevé : le bien de la communauté, attestant par là qu'il n'y a pas, pour l'individu, de valeur supérieure à la vie, mais qu'on peut la sacrifier pour une grande cause.

On est très loin des gens qui cherchent leur propre bonheur et demandent en plus aux soignants de les aider dans leur démarche contradictoire. En parler ainsi n'est pas mépriser ceux qui souffrent de manière intolérable et dont, dans la très grande majorité des cas, les soignants sont toujours plus efficaces à atténuer, voire à supprimer, la souffrance, en situation aiguë comme en soins palliatifs.

## Désespoir métaphysique

Il y a enfin une troisième catégorie d'explications, plus métaphysique, à cette attirance pour le suicide. C'est Søren Kierkegaard qui, dans *Le Traité du désespoir* (1846),<sup>7</sup> nous éclaire de façon magistrale.

Définissant le Moi comme « un mélange de fini et d'infini », il décrit ce qu'est le désespoir, souffrance extrême du Moi, en précisant d'abord que la plupart d'entre nous, Danois du XIX<sup>e</sup> ou Suisses du XXI<sup>e</sup> siècle, sommes des désespérés qui s'ignorent. Nous menons une vie tranquille, « réussie », enviable, voire « chrétienne », mais notre état est misérable car pour être un homme, il faut entrer en soi-même, se voir tel qu'on est, esprit et matière, fini et infini, et là, en prenant conscience de sa finitude, rencontrer l'angoisse, caractéristique de l'humain. Pour ceux, rares, qui deviennent conscients, et par là plus humains, le désespoir apparaît, intermittent ou continu, d'autant plus douloureux que la cons-

6 • **Bernard Baertschi**, *Respect de l'autonomie et bienfaisance : la médecine face au suicide*, Folia Bioethica, Lugano 1999.

7 • A lire dans une bonne traduction, celle de Knud Ferlov et J.J. Gâteau, Tel/Gallimard, Paris 1949, 256 p.

science est vive. A l'acmé de la souffrance, mais aussi de la grandeur tragique, il n'y a que deux issues : le suicide ou la confiance en la Vie, c'est-à-dire, pour Kierkegaard, la foi en Christ souffrant, mort et ressuscité.

Dans des pages denses et riches de sa propre expérience, impossibles à résumer, Kierkegaard décrit plusieurs formes de désespoir. Il ne s'agit pas de classer et de juger autrui, mais d'examiner chacun d'entre nous. Malgré de longues périodes de déni, de superficialité ou d'ignorance, nous allons tous expérimenter un jour ou l'autre, et le plus souvent à l'insu des autres, le désespoir sous deux grandes catégories.

Il y a d'abord le *désespoir faiblesse*, où l'on ne se supporte plus et l'on veut absolument être un autre. Certains se réfugient dans l'imaginaire, comme les artistes, comédiens, écrivains, mais aussi les mythomanes ou les simples personnes menant une « double vie ». A de très rares exceptions, le désespoir ne les quitte pas : c'est l'image bien connue du clown inconsolable, alors que devant le rideau les spectateurs rient encore. Qui d'entre nous ne réalise pas quel(s) personnage(s) il joue ou a joué(s), dans sa cité, sa profession ou son ménage ?

A l'opposé, il y a le *désespoir défi*, où, conscient de sa valeur, l'homme veut absolument *être lui-même*. Il se révolte et se bat contre tout le monde, contre son destin et sa finitude. Ce désespoir-là, très rare et admirable à bien des égards, se heurte au même choix inéluctable : reconnaître, comme Job, modèle de l'homme désespéré, son statut de créature et faire confiance au Tout-Puissant, ou persévérer dans le désespoir et réaliser le péché par excellence, le péché contre l'Esprit. Car pour le chrétien Kierkegaard, « le péché n'est pas le contraire de la vertu, mais le contraire de la foi ». Le suicide est alors une issue car, comme le dit Edgar Morin,

« avec la déification de soi-même, naît l'angoisse extrême de la mort qui apporte la tentation extrême de la mort ».<sup>8</sup>

## Transcendance

Alors, qu'y a-t-il de commun entre ces êtres plongés dans ce désespoir tragique et les aimables vieillards qui aspirent, en se suicidant, à une mort digne et sans souffrance ? Ces derniers, comme la majorité d'entre nous, sont des hommes incomplets qui acceptent que leur vie soit un saut absurde entre deux néants. Persuadés d'être nés par hasard et d'être maîtres absolus de leur corps, ils n'acceptent pas la souffrance ni le déclin de leurs facultés. Ils nient leur part d'infini et par là sont en quelque sorte « infrahumains ».

Il y a plus de 150 ans, la société européenne paraissait à Kierkegaard plus malade que celle de l'Antiquité pré-chrétienne, quand les maîtres à penser, Socrate, Sénèque et tous les autres, menaient une vie toute tendue vers l'Infini. Que dirait-il maintenant ?

Comment faire découvrir à nos concitoyens l'infinie grandeur cachée au cœur de chaque personne et redonner le goût de la vie à tous, jeunes ou vieux ? Kierkegaard est catégorique : rester éveillé, c'est adhérer au Christ vivant. Discourir, argumenter et même faire appel à la raison pour convaincre, c'est nier la foi qui ne peut être que vécue. Même si sur ce point il diverge de Benoît XVI (cf. la leçon de Ratisbonne), nous avons beaucoup à apprendre de ce philosophe, père de l'existentialisme, psychologue génial qui, en vivant le quotidien dans l'angoisse et la difficulté, est devenu un vrai maître spirituel.

J. P.

8 • In *L'homme et la mort*, op. cit.